

XYZ. La revue de la nouvelle

Un missile dans votre expresso ?

Etgar Keret



Numéro 134, été 2018

Etgar Keret : entretien et nouvelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88150ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Keret, E. (2018). Un missile dans votre expresso ? *XYZ. La revue de la nouvelle*, (134), 24–26.

Un missile dans votre expresso ?

Etgar Keret

DANS LA CAGE D'ESCALIER, une jolie jeune femme verse des torrents de larmes. « Je ne veux pas mourir, répète-t-elle, comme un mantra. Je ne veux pas mourir. » À côté d'elle, une vieille femme semble peu soucieuse de sa mort et encore moins de celle de sa jeune voisine, si une roquette lui tombait dessus, il y aurait au moins un peu de calme. Le numéro tatoué sur le bras ridé de la vieille dame est la preuve indélébile que dans la vie, elle a vu une ou deux choses un peu plus menaçantes qu'une alerte antimissile sur Tel-Aviv. « Tu ne vas pas mourir, je dis à la jeune femme. Personne ne va mourir. Même si le missile arrive jusqu'ici, le dôme de fer le fera dévier. Fais-moi confiance, je connais le sujet, je suis ingénieur en aéronautique. » La jeune femme continue de pleurer, mais cesse de marmonner. Sa main gauche agrippe mon bras comme une barrière de sécurité.

Je ne suis pas ingénieur, je suis écrivain, mais en situation d'urgence, je peux m'attribuer des fonctions apaisantes pour mon entourage proche. Cette tradition a été inaugurée, il y a vingt et un ans, à l'époque de la guerre du Golfe. Rassurer des jeunes femmes pendant une attaque de missiles était déjà ma spécialité. Mais j'étais encore jeune et célibataire alors qu'à présent, pendant tout le temps où j'apaise la jeune femme, je ne pense qu'à mon fils de sept ans, et je prie en silence pour que ceux des grandes classes ne l'écrasent pas en courant à l'abri.

L'explosion fait du bruit, mais loin au-dessus de nos têtes. « Dôme de fer », je dis à la jeune femme en souriant, comme si le mérite m'en revenait. « C'est Dieu qui t'a placé à côté de moi, dit-elle en se mouchant sur la manche de son gilet. Parmi tous les gens au monde, sais-tu quelles sont les chances de me retrouver à côté d'un ingénieur en aéronautique dans une cage d'escalier ? » Sans attendre le résultat de nos calculs de proba-

24 bilité, la vieille dame remonte chez elle, dans l'appartement

au-dessus. D'après l'odeur de brûlé, elle a sans doute oublié quelque chose sur le feu.

Il y a trois jours à peine, j'étais aux États-Unis en tournée de promotion de mon nouveau livre. C'est ma femme qui m'a annoncé la nouvelle du premier missile lancé sur Tel-Aviv. Elle a essayé de paraître calme, mais sans trop de succès. J'ai mis une minute à décider d'interrompre ma tournée pour rentrer à la maison, et moins de deux heures pour arriver à l'aéroport Kennedy. Des dizaines de personnes étaient agglutinées devant le comptoir de la compagnie aérienne et de l'hôtesse de terre à la voix rauque et indifférente. À croire que c'était New York qui était la cible de tirs de missiles et que les gens essayaient de fuir vers un endroit plus tranquille, et non le contraire. Quand j'ai enfin pu décrocher une place dans l'avion, un type plus malchanceux que moi m'a demandé où j'habitais. « À Tel-Aviv », j'ai dit. « Et moi dans le sud », m'a-t-il lancé sur le ton arrogant d'un végétaliste débattant avec un végétarien. « De quoi vous avez peur là-bas ? Qu'un missile fasse trembler votre tasse d'expresso ? »

Dans l'affreux restaurant de l'aéroport, les Israéliens se pressent autour de la télévision qui diffuse des images silencieuses. On voit des maisons détruites et des blessés. Les uns dans les villes du sud d'Israël, les autres à Gaza. Si on ne lit pas les sous-titres, difficile de faire la différence : ils sont tous bruns, ils pleurent et ils regardent leur maison qui vient d'être bombardée. Les statistiques disent que mieux vaut être en Israël qu'à Gaza, mais ce n'est pas le problème de la femme qui gémit de douleur sur l'écran. Elle est cent pour cent blessée.

Et à présent, quelques jours et un océan plus tard, c'est la fin de l'alerte et je vais chercher mon fils à l'école. « Tu sais qu'on m'a lancé une roquette aujourd'hui ? » me dit-il en faisant de la dernière alerte une affaire personnelle. « Oui, je dis en essayant de détourner la conversation. Tu veux une glace ? » Le petit Lev fait non de la tête, il a l'air vexé. « Ils veulent me tuer, dit-il d'une voix décidée, mais ils ne vont pas y arriver. Tu sais pourquoi ? » J'essaie de deviner : « Parce 25

qu'ils ne peuvent pas t'attraper ? » « Non, dit-il de nouveau en agitant sa grosse tête. Parce que je vais les tuer le premier. Moi et le frère de Michaël de l'autre classe, on va fabriquer une bombe, on ira dans leur maison et on va les bombarder. » « C'est une histoire compliquée », je dis à Lev en lui prenant le cartable des mains pour le mettre sur mon dos. « Ces gens-là sont des victimes exactement comme toi. » « C'est vrai, dit Lev, et ils seront mille fois plus victimes quand Michaël et moi on va leur lancer une bombe. »

Je remplis mes poumons d'air frais avant d'entamer avec lui une longue conversation. Celle d'un père et d'un fils, notre première conversation de guerre. Mon père aussi m'avait parlé comme ça en 1973, c'était la guerre de Kippour. Tandis que je cherche des yeux un banc libre pour nous asseoir, je suis submergé de nostalgie pour la guerre du Golfe. Pour l'époque où j'avais encore des cheveux noirs et épais, où il me suffisait d'apaiser des gens pendant les alertes antimissiles, une mission cent fois plus facile que celle de convaincre un enfant effrayé de ne pas haïr.

*Traduit de l'hébreu par Rosie Pinhas-Delpuech
(Dernier titre paru : Sept années de bonheur
aux Éditions de l'Olivier)*